

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant ABONNEMENTS : Reuilly-Tourcoing : Trois mois... Six mois... Un an... Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS : Annonces : la ligne... Réclames : ... Faits divers : ... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Table with 2 columns: Description (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunt) and Amount (e.g., 67 30, 96 25, 102 75).

Table with 2 columns: Description (e.g., Actions Banque de France, Société gén. délicate) and Amount (e.g., 3200 00, 480 00).

Table with 2 columns: Description (e.g., Change sur Londres, Café good fair) and Amount (e.g., 4,85, 19 1/8).

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 2 mai. Change sur Londres, 4,85; change sur Paris, 5,13 3/4. Valeur de l'or 106 3/4. Café good fair, (la livre 19 1/8). Café good Cargoes, (la livre) 19 3/4. Marché ferme.

AVIS La guerre qui vient d'éclater entre la Russie et l'Empire ottoman impose aux organes de la publicité des devoirs exceptionnels. On pourra s'assurer que nous n'avons rien négligé pour tenir nos lecteurs au courant des événements qui vont se précipiter en Orient et menacent d'entraîner l'Europe dans les plus graves complications.

Bulletin du jour Ce n'est pas l'une des tâches les moins ingrates du journalisme que de lire ce qui s'imprime dans la presse ra-

dicaie. Il s'exhale de ce cloaque une infection qui souève les cœurs les plus robustes et les moins sensibles aux fortes odeurs. Les gens qui ont facilement des nausées, ceux qui ne sont pas nés de sang républicain, ne s'y habituent pas aisément, et c'est pour eux une vraie fête de pouvoir, par instants, faire des échappées dans une autre littérature. Quand on a vécu de longues heures avec le Rapp. la Marseillaise, le XXI^e Siècle, la République, le Radical, le Bien Public, la Lanterne, l'esprit se reconforte et se raffraichit dans la compagnie de quelque penseur ou de quelque grand poète. Ceux qui ne sont pas obligés par métier, de fréquenter M. Spuller ou M. Rochefort ne peuvent apprécier à leur juste valeur ce soulagement et cette jouissance.

Ce matin donc, voulant me sauver de la politique ne fut-ce qu'une heure — faiblesse bien excusable par une aurore de Mai — je faisais l'école buissonnière chez M. de Musset. Celui-ci ne me plait pas en tout; il n'est pas toujours propre et puis, dans ses plus beaux parterres, on sent l'absinthe sous les roses. En s'y prenant bien pourtant, et quand on connaît l'endroit, on évite le boubier et on trouve des sentiers verts, charmants et parfumés où l'on peut se recréer à l'aise. Mais ma mauvaise chance me poursuivait et dans l'un de ces ser tières je trouvai ceci :

« Je rassemblerai des lettres de la veille, Des cheveux, des débris d'amour, Tout ce passé me criait à l'oreille Ses éternels serments d'un jour. Je contemplais ces reliques sacrées, Qui me faisaient trembler la main. Larmes du cœur par le cœur dévorées, Et que les yeux qui les avaient pleurées Ne reconnaîtront plus demain. »

La politique me reprenait. Comment entendre parler d'« éternels serments d'un jour » sans penser aussitôt à M. Jules Simon ? Sa silhouette n'apparaît-elle pas toute frémissante à travers ces Larmes du cœur par le cœur dévorées, Et que les yeux qui les avaient pleurées Ne reconnaîtront plus demain.

Pauvre M. Simon ! Hier, à la Chambre, quand M. de Mun lui demandait ce qu'il comptait faire pour mettre obstacle aux outrages dont le catholicisme est l'objet, il a annoncé qu'il répondrait jeudi, et, en attendant, il a affirmé qu'il voulait « protéger » la Religion. M. Simon, protecteur de la Religion, est le même M. Simon qui s'écrivait naguère, en plein Corps législatif de l'Empire :

« Tout ce passé » n'empêchera pas M. le président du Conseil d'affirmer demain, comme il l'a affirmé hier,

qu'il veut protéger la religion. Nous ne le croirons pas davantage demain qu'aujourd'hui. Un ministre, qui a écrit la Politique radicale, qui a réclamé le droit d'outrager la religion, qui appartient à un parti dans lequel 900 hommes sur 1000, sont les ennemis plus ou moins intelligents, de toute foi révélée, ce ministre-là, le voudrait-il, serait impuissant à « protéger la religion. »

On a bien poursuivi et condamné la semaine dernière, le Radical, pour « outrages à la religion » mais, au lendemain de cette condamnation, M. Rochefort publiait, dans la Lanterne, un article dont nous allons citer quelques fragments.

Il n'est pas mauvais que les bons conservateurs de province sachent comment on parle du Christ dans la presse républicaine de Paris. Chez nous, les organes du parti se gênent encore; ils sont « opportunistes » comme M. Gambetta. On n'a pas dire tout ce que l'on pense; cela nuirait aux élections. Les braves gens qui se figurent qu'on leur prépare pour 1880, une jolie petite république à l'eau de rose, bien conservatrice, bien aimable, bien respectueuse de la religion, de la famille et même de la propriété, ces braves gens-là pourraient s'offusquer et prendre peur. A Paris, on est plus libre, parlant plus franc, et on imprime des choses comme celles-ci :

« J'ai connu autrefois un vieux juif, grand amateur de curiosités, qui en me montrant un jour une table extraordinairement vermoulue, me dit avec le plus grand sérieux : « Vous savez qu'avant de couvrir les roues pour protéger sa doctrine, Jésus-Christ a travaillé comme charpentier dans l'atelier de son père. En remontant à la fabrication de cette table, que je vous prie d'examiner, j'ai acquis la certitude qu'elle était son ouvrage. Voyez-moi comme c'est soigneusement détaillé. Si ce garçon-là avait voulu s'appliquer un peu, il aurait admirablement réussi dans la charpente. Mais ses parents ne pouvaient pas le voir, il était toujours dehors. Quand il arrivait à faire sa demi-journée, c'était tout le bout du monde. Il s'en allait perpétuellement causer avec des savants, de choses qui ne le regardaient pas. Aussi avait-il fini par boussiller tout ce qu'on lui donnait à faire. On le renvoyait de tous les ateliers. Et pourtant, ça n'était pas l'intelligence qui lui manquait pour son état. Quand on lui a présenté la croix où il allait mourir, il s'est écrié au premier coup d'œil : « C'est bien mal raboté, ça doit venir de »

Cette façon israélite de juger au point de vue de la menuiserie le fondateur du christianisme, m'a été remise en mémoire par la conférence que M. Luyson a faite dimanche passé, comme par celle qu'il fera dimanche prochain. La religion dans laquelle nous sommes presque tous nés, ce qui ne prouve pas que nous y mourrons, s'accorde comme la matelote, de trente-à-trente manières diverses. Pour le père Luyson, on peut se marier sans cesser d'être prêtre, et la présence de madame Luyson n'empêche en quoi que ce soit le Sauveur de s'installer en chair et en os dans le chariot. Pour le père Vuilliot, M. Hyacinthe a cessé d'être prêtre le jour où il a renoncé au célibat; et il aurait beau prononcer sur l'hostie les paroles les plus sacramentelles, en répétant du matin au soir : Descends, Jésus-Christ, descends jusqu'en bas — Non, dirait-il, je ne descends pas. Pour la plupart des Européens, le Rédempteur de l'humanité a été crucifié un certain vendredi d'une certaine année. Pour les Russes, il l'a été cinq jours plus tard, ce qui laisse à supposer que l'une des deux sectes se trompe d'anniversaire, sans quoi il faudrait admettre qu'il a été crucifié deux fois ou qu'il ne l'a pas été du tout.

Aussi ai-je souvent pensé que mon vieux amateur de curiosités avait probablement rap-

porté, et que Jésus-Christ aurait peut-être sagement agi en restant dans la charpente. Il aurait paré à l'humanité bien des discussions, bien des procès onéreux, et pas mal d'auto-da-fé dans lesquels ont été réduits en cendres, pas mal de millions d'hommes.

« On nous pardonnera de reproduire ces odieux blasphèmes, mais les plus honnêtes gens entretiennent de telles illusions, qu'il est nécessaire de leur montrer à quel point nous en sommes vengés. »

Nous ne sachions pas que la Lanterne soit poursuivie — et, le serait-elle, que ses amis de la Chambre seraient en droit de rappeler à M. Simon son discours de 1868, ce qui mettrait M. le président du Conseil dans un singulier embarras. Je contemplais ces reliques sacrées. Qui me faisaient trembler à main. M. de Mun et les députés de la droite ont fait leur devoir, en demandant compte au ministre de tant de scandales, et en opposant une interpellation à celle de la gauche, sur les « mœurs ultramontaines. » Il faut que le pays sache où sont les véritables perturbateurs de l'ordre et de la morale publique, où sont les ennemis de la France, ceux qui servent les projets de l'étranger. Mais ne nous faisons pas d'illusions. M. Simon ne marchera pas les paroles, nous l'entendrons encore, proclamer, dans un sanglot, qu'il est « profondément républicain, » mais ce sera tout. La presse rouge continuera l'œuvre sans laquelle elle n'aurait pas sa raison d'être, et ce bon M. Simon n'y pourra rien, malgré les larmes qu'il ne peut manquer de verser dans la prochaine séance de la Chambre des députés.

Larmes du cœur, par le cœur dévorées Et que les yeux qui les avaient pleurées Ne reconnaîtront plus demain. ALFRED REBOUX.

Déclaration de M. Decazes

Voici le texte de la déclaration lue aux Chambres par M. le ministre des affaires étrangères, et dont nous avons donné hier un résumé télégraphique :

M. LE DUC DECAZES, ministre des affaires étrangères. — Messieurs, les espérances que j'exprimais au nom du gouvernement dans une autre enceinte, le 3 novembre dernier, au sujet du maintien de la paix en Orient, ne se sont malheureusement pas réalisées. La guerre vient d'éclater entre la Russie et la Turquie. J'ai l'honneur de déposer sur votre tribune les pièces les plus importantes de la correspondance que le département des affaires étrangères a entretenues avec ses agents, depuis l'origine du conflit oriental jusqu'à ces derniers jours.

Vous y trouverez dans son expression invariable l'indication des principes qui ont constamment inspiré notre politique. Nous nous sommes associés à tous les efforts qui avaient pour but de résoudre par la conciliation les difficultés pendantes. Mais si la diplomatie n'a pas réussi à prévenir les complications qui viennent d'éclater, nous avons du moins le droit de déclarer devant vous qu'elles nous trouvent libres de tout engagement. (Très bien.)

Il y a six mois, nous voulions la paix pour l'Europe, et pour nous, aujourd'hui, nous voulons la garder pour nous-mêmes (Nouvelle approbation.)

En vous rappelant les paroles qui terminaient la déclaration du 3 novembre, nous désirons ramener à de plus justes limites les préoccupations qui tendent à représenter l'ouverture des hostilités sur le Danube comme pouvant devenir un danger ultérieur pour le repos général.

Sans doute, il est prudent et sage de faire la part de l'imprévu dans ces graves conjonctures, mais nous n'en croyons pas moins obéir à un devoir de patriotisme en retenant votre attention sur la haute valeur des symptômes qui nous conseillent d'envisager la situation avec calme et liberté d'esprit. (Très-bien !)

Dès le début de cette crise, nous nous étions trouvés en rapports amicaux et confiants avec tous les gouvernements. Nous avons pu constater alors combien ils étaient soucieux de mettre la paix du continent à l'abri des péripéties de la question d'Orient. Aujourd'hui nous nous retrouvons en communion d'idées avec eux pour exprimer le désir que la guerre soit localisée, et pour espérer qu'elle conservera jusqu'à la fin les proportions dans lesquelles nous la voyons commencée. (Assentiment.)

En rendant hommage aux dispositions qui animent les cabinets, nous pouvons ajouter qu'ils ne méconnaissent pas les nôtres. (Mouvements.) L'Europe n'a pas manqué d'être frappée de notre attitude et de nos actes ainsi que de notre volonté persévérante de rester en harmonie avec elle, nous en avons reçu l'assurance, et c'est ainsi qu'il nous est permis de vous dire que depuis sept ans, nos relations avec tous les pouvoirs étrangers n'ont jamais été meilleures qu'aujourd'hui. (Vifs mouvements d'approbation. — Très bien ! très bien !)

Cette affirmation acquerra plus de valeur encore à vos yeux, si vous voulez bien remarquer que les puissances qui nous avoisinent partagent avec nous le privilège de n'être engagées dans les événements actuels par aucun intérêt direct. Leur langage ne laisse subsister aucun doute ni sur leurs sentiments pacifiques ni sur le prix qu'elles attachent à l'affermissement de leurs bons rapports avec le gouvernement de la République française. (Très bien ! très bien !)

Telles sont les déclarations que nous avons à cœur de faire devant les représentants du pays. (Approbation.) Deux mots les résumant et les complétant. Dans la question d'Orient, la neutralité la plus absolue garantie par l'abstention la plus scrupuleuse, doit demeurer la base de notre politique. (Marques générales d'assentiment.) La France veut la paix (Nouvelle adhésion.), la paix avec tous (Très bien !), et nous savons que nous pouvons compter sur votre concours pour lui en assurer les bienfaits. (Très bien ! — Applaudissements.)

Circular de M. le duc Decazes

Voici le texte de la circulaire adressée par le ministre des affaires étrangères aux agents diplomatiques de France à l'étranger.

Versailles, 25 avril 1877. Monsieur, En présence des complications dont l'Orient devient le théâtre, je tiens à vous rappeler l'ordre d'idées dans lequel nous avons agi.

rez. Au creuset le métal et changez-le en pain pour les pauvres, en couvertures pour les soldats ? Le Grèveur s'arrêta afin de juger de l'effet qu'il venait de produire. Cet effet fut immense. Ce mot, « le trésor de Notre-Dame », parut ouvrir devant les auditeurs assemblés dans la salle des Folies-Bergères, les mystérieuses cavernes des coutes de fées. On vit flamboyer les escarboucles. On compta par la pensée les pièces d'orfèvrerie offertes à la basilique par la pitié des rois, et l'imagination grandissait encore la réalité, la foule, sur la parole du Grèveur, crut à l'existence de millions enfouis dans les armoires renfermant le trésor de Notre-Dame. Ce fut alors un mouvement, une agitation impossible à décrire. On parlait, on criait, quelques braillards voulaient porter le Grèveur en triomphe. — C'est cela ! hurlait une masse compacte, le Grèveur à raison, au creuset les vases d'or ? — Rendons à César ce qui est à César, et au Christ sa botte de paille ! ajouta un lecteur du Mot d'Ordre.

Quant le silence se fut un peu rétabli, le Grèveur reprit la parole, et développa son projet. Il fut convenu que le lendemain un groupe de purs républicains, à la tête desquels venait naturellement le Grèveur, se rendrait près des membres du gouvernement pour leur demander que l'on saisisse le trésor de Notre-Dame.

pour les prévenir, aussi bien que l'attitude que nous comptons observer dans ces graves conjonctures. Je ne remettrai pas sous vos yeux les préliminaires d'un conflit qui est encaissé depuis près de deux ans et qui n'a pu jusqu'à présent tout ce temps, de tenir les gouvernements en éveil.

Désireux de conserver à l'Europe les bienfaits de la paix, nous avons prêté loyalement notre appui à tous les efforts tentés pour la sauvegarder ou pour la rétablir. Nous y avions été sollicités et par le gouvernement de la Sibirie-Porte qui, dès le premier jour, avait fait appel aux bons offices des puissances, et par le cabinet de Saint-Petersbourg qui, peu après, avait tenu à prouver, sur les questions soulevées par le projet de l'insurrection des Balkans, le respect de l'Europe tout entière.

En nous mêlant aux négociations qui ont eu lieu depuis ce moment, nous avons à cœur de concourir à l'œuvre qui avait pour but de trouver un moyen de conciliation entre la Porte et ses sujets chrétiens et de fortifier l'accord des puissances entre elles. Les difficultés, à coup sûr, étaient nombreuses, mais après avoir prévu que, si l'insurrection grecque n'était pas promptement apaisée, elle ne tarderait pas à se déverser et à troubler la tranquillité continentale, il ne nous était pas permis de nous laisser décourager dans l'accomplissement de cette tâche, commune à tous les gouvernements, et qui consistait à préparer et à maintenir leur union.

Lorsqu'ils ont signé, après de longs pourparlers, le protocole du 31 mars, les cabinets ont cru toucher au terme de leurs efforts pacifiques. Nous avons donc appris avec regret et les conseillers du sultan déclinaient cette transaction, qui ménageait cependant à la Turquie un moyen honorable de résoudre publiquement les difficultés au milieu desquelles elle se débat. Au lendemain de la conférence de Constantinople, la Porte avait déclaré qu'elle était d'accord avec les plénipotentiaires européens sur tous les points de leur programme, sauf deux.

Dans sa circulaire du 25 janvier 1877, elle se flattait qu'un dissentiment ni aussi restreint ni aussi peu résultait de lui alléger les sympathies et la bienveillance de l'Europe, et elle indiquait aussi d'une façon indirecte l'opportunité de délibérations ultérieures qui acheveraient de lever les derniers obstacles à une entente complète. Le protocole de Londres semblait devoir faciliter la réalisation de ce désir, car le texte auquel nous avons donné notre assentiment, réduisait la substance de ses demandes et des conseils de l'Europe, aux déclarations faites par les délégués de la Turquie devant la conférence de Constantinople et aux mesures ultérieures plus récemment décrétées par le sultan.

Néanmoins, une interprétation contraire a prévalu à Constantinople, et elle a précipité les résolutions extrêmes qui viennent de fermer la voie à l'action diplomatique dans le sens où elle s'exerçait depuis deux mois. Après tant d'efforts pour scier ce dénoûment, nous n'avons plus qu'à fermer tout et volontés bien arrêtées de demeurer étrangères aux complications qu'il peut déterminer. Veuillez donc le déclarer très haut, la politique de la France, c'est la neutralité la plus absolue, garantie par l'abstention la plus scrupuleuse.

Le sentiment unanime du pays et de ses représentants, notre éloignement du théâtre de la lutte et enfin la nature de nos intérêts essentiels, tout contribue à nous commander une semblable attitude, et nous ne la modifierons que le jour où des circonstances nouvelles permettront à l'action commune de l'Europe, de préparer et de faciliter le retour de la paix. Agréez, etc. Signé : DECAZES.

Libre Jaune. Nous détachons du Livre Jaune qui doit être distribué aux Chambres, la dépêche suivante, adressée par M. de Gontaut-Biron, à notre ministre des affaires étrangères :

Berlin, 21 janvier 1877. L'ambassadeur de France au ministre des affaires étrangères, à Paris. Dans la visite de condoléance que j'ai faite à l'empereur, Sa Majesté m'a dit quelques mots de la conférence, et elle a ajouté : « J'ai été bien content, bien satisfait de l'attitude de la France ; elle n'a cessé d'être unie à moi, elle est restée fidèle à l'entente. » J'ai répondu que j'étais heureux de la jus-

On se sépara en tumulte sans vouloir entendre les orateurs inscrits. La bête populaire était satisfaite, on venait de lui jeter en pâture plus qu'elle n'espérait recevoir. Quand le Grèveur rejoignit la Faroude, celle-ci lui dit à l'oreille : — Hein ! mon homme ! tu ne manques pas de me rapporter quelque bricole. — Suffit ! dit le Grèveur en lui prenant le bras. — Tu as bien songé à me tuer, toi ! — Ne parlons plus de ça, Faroude, c'était dans les mauvais jours... quand il fallait trimer pour avoir du pain ! tandis que maintenant on boit et on mange au nom de la République. On évalue les barils des aristocrates et tu te parvènes dans la robe de soie d'une duchesse ; voilà ce que j'appelle un gouvernement.

— Ça durera-t-il ? demanda la Faroude devenue subitement sérieuse. — Qu'est-ce qui dure, ma vieille ? ni tes vingt ans, ni les miens ! Nous avons notre jour, grisons-nous et dormons ce soir, pour nous enivrer demain encore. Si par malheur nous sommes vaincus, il sera toujours temps de nous faire sauter le caisson. Et le Grèveur et la Faroude regagnèrent l'hôtel dont ils se trouvaient locataires provisoires au nom de la sainte et indivisible liberté ! (A suivre.)

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 3 MAI 1877.

LA ROUTE DE L'ABIME PAR RAOUL DE NAVERY XXI LE CLUB DES FOLIES-BERGERES. (suite) On avait déjà multiplié tant d'infamies, pillé tant de monastères, dépoillé tant d'églises, violé tant de sépultures, soulevé tant de pavés, écrit avec du sang des pages si terribles, qu'il devenait difficile de l'intéresser. Quel tour de force allait exécuter le dompteur au milieu de sa troupe de bêtes fauves ? On avait vu bien des horreurs, que restait-il à faire encore ? Le public attendait impatient, et criait : « la toile ! » par un reste d'habitude. Enfin la séance fut déclarée ouverte par le président, et un citoyen prit la parole. Il commença par proclamer que la morale naturelle devait désormais tenir lieu de toute autre morale, et se perdit dans une phraséologie de hasard qui fut bientôt outrageusement sifflée :

la morale indépendante, il était vraiment bien question de cela ! Il fallait autre chose pour galvaniser les masses. L'orateur disparut sous une huée générale.

Celui qui lui succéda voulut proposer des moyens de défense contre les Versaillais. — Nous avons la commission des barricades ! lui cria la foule. Et brusquement ceux qui savaient que le compagnon de la Faroude devait prendre la parole se mirent à répéter sur ce rythme connu que le plus souvent l'on accentue en frappant le sol du pied : — Le Grèveur ! le Grèveur ! Celui-ci se tenait dans la coulisse comme un acteur prêt à entrer en scène. Il voulait ménager son effet et recueillir, lors de son apparition, les bravos qui le saluaient et le grisaient plus que l'absinthe.

Quand il comprit que la foule s'empâtait, il passa la main dans ses cheveux, déboutonna le haut de son inuforme, et parut sur le bord extrême du théâtre. Il ne salua point la foule, il la regarda. Il ne demanda pas ce qu'il fallait servir à la troupe affamée, et ses yeux clairs parurent l'interroger. — Je ne sais pas parler, leur dit-il, je ne sais que marcher le premier quand il s'agit de défendre un point menacé ; je ne sais ni préparer des discours ni arranger des phrases. Je vous jette mes idées, et c'est à vous qu'il appartient de les débrouiller ; je ne suis point avocat,

je lis mal, et si je comprends bien les aspirations et les vœux du peuple, c'est que je suis de ce peuple, et que j'ai souffert, avec lui... — Bravo le Grèveur ! bravo ! crièrent cent voix.

Ces applaudissements firent passer un éclair de joie dans le regard du mari de la Faroude, et il reprit : — Vous êtes des républicains, des purs, des amis du progrès ! Vous ne voulez plus que les bras de l'ouvrier se lassent sur un travail ingrat, vous avez de compassion pour ses enfants et vous les adoptez quand il meurt à la tâche ; vous rêvez de grandes choses, des fondations humanitaires, vous voulez l'abaïsement du riche et le bonheur du prolétaire, n'est-ce pas ? — Oui, oui ! répéta un chœur formidable.

— Seulement les moyens d'opération vous manquent. La guerre absorbe des sommes considérables, vous nourrissez les affamés, et bientôt les fonds vont vous manquer. Ce qu'il faut aujourd'hui, ce n'est pas du courage, tout le monde est citoyen et soldat, ce n'est pas de l'enthousiasme, vous êtes prêt à mourir pour la sainte cause que nous défendons... Ce qu'il vous faut, c'est de l'argent. Le Grèveur s'arrêta un moment pour jour de l'effet produit par ses paroles. Il avait atteint son but, l'attention de tous se trouvait captivée. Aussi ajouta-t-il avec un accent de triomphe : — Je viens vous fournir le moyen de

vous en procurer. Vous avez dans Paris d'immenses richesses inutiles, des millions, un milliard peut-être dont vous n'avez jamais songé à faire usage. Vous décrétiez l'abolition du culte, vous ouvrez les portes des couvents, vous prenez les églises pour les convertir en monuments nationaux, et vous oubliez qu'à quelques pas de vous les tyrans superstitieux, avides de racheter leurs crimes, ont successivement porté les bijoux de leur couronne, et les reines les perles de leurs colliers. Vous oubliez que pendant douze siècles la superstition a multiplié des offrandes qui, demain, si vous le voulez, passeront dans les mains de vos chefs pour être réparties en secours distribués aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Nous aurons, si vous le voulez, de l'argent pour acheter de la poudre, de l'argent pour payer des canons, et cet argent ne coûtera rien à personne, car celui à qui nous prendrons ces inutilités richesses n'a pas même de voix pour réclamer. De l'or, des pierres, des ostensoirs, les calices, les reliquaires, arrachez les diamants des couronnes, vendez à des Juifs ou à des cours étrangères les merveilles que vous allez saisir, et vous aurez détruit un abus et mérité les remerciements de la patrie. Le trésor de Notre-Dame ! Vous n'y avez donc jamais pensé ! Vous ne savez donc pas quelles richesses s'y entassent ! l'éblouissement vous prendra quand vous contempez les vases d'or et d'argent, les bassins, les calices que vous y trouve-

rez. Au creuset le métal et changez-le en pain pour les pauvres, en couvertures pour les soldats ? Le Grèveur s'arrêta afin de juger de l'effet qu'il venait de produire. Cet effet fut immense. Ce mot, « le trésor de Notre-Dame », parut ouvrir devant les auditeurs assemblés dans la salle des Folies-Bergères, les mystérieuses cavernes des coutes de fées. On vit flamboyer les escarboucles. On compta par la pensée les pièces d'orfèvrerie offertes à la basilique par la pitié des rois, et l'imagination grandissait encore la réalité, la foule, sur la parole du Grèveur, crut à l'existence de millions enfouis dans les armoires renfermant le trésor de Notre-Dame. Ce fut alors un mouvement, une agitation impossible à décrire. On parlait, on criait, quelques braillards voulaient porter le Grèveur en triomphe. — C'est cela ! hurlait une masse compacte, le Grèveur à raison, au creuset les vases d'or ? — Rendons à César ce qui est à César, et au Christ sa botte de paille ! ajouta un lecteur du Mot d'Ordre.

Quant le silence se fut un peu rétabli, le Grèveur reprit la parole, et développa son projet. Il fut convenu que le lendemain un groupe de purs républicains, à la tête desquels venait naturellement le Grèveur, se rendrait près des membres du gouvernement pour leur demander que l'on saisisse le trésor de Notre-Dame.

rez. Au creuset le métal et changez-le en pain pour les pauvres, en couvertures pour les soldats ? Le Grèveur s'arrêta afin de juger de l'effet qu'il venait de produire. Cet effet fut immense. Ce mot, « le trésor de Notre-Dame », parut ouvrir devant les auditeurs assemblés dans la salle des Folies-Bergères, les mystérieuses cavernes des coutes de fées. On vit flamboyer les escarboucles. On compta par la pensée les pièces d'orfèvrerie offertes à la basilique par la pitié des rois, et l'imagination grandissait encore la réalité, la foule, sur la parole du Grèveur, crut à l'existence de millions enfouis dans les armoires renfermant le trésor de Notre-Dame. Ce fut alors un mouvement, une agitation impossible à décrire. On parlait, on criait, quelques braillards voulaient porter le Grèveur en triomphe. — C'est cela ! hurlait une masse compacte, le Grèveur à raison, au creuset les vases d'or ? — Rendons à César ce qui est à César, et au Christ sa botte de paille ! ajouta un lecteur du Mot d'Ordre.

Quant le silence se fut un peu rétabli, le Grèveur reprit la parole, et développa son projet. Il fut convenu que le lendemain un groupe de purs républicains, à la tête desquels venait naturellement le Grèveur, se rendrait près des membres du gouvernement pour leur demander que l'on saisisse le trésor de Notre-Dame.